

RÉSUMÉ — EXTRACT.

L. Szilágyi: *Anonymus: a 200 years old question.*

This essay is really a chapter of the Hungarian historical researches, It demonstrates when the so called Anonymus was discovered and how the author was ascertained and the historical value of the work determined.

Historians know the work of Anonymus only since 1746, when it was published by the Austrian J. G. Schwandtner and the Hungarian Mátyás Bél. Since the 200 years which have elapsed it was a matter of permanent dispute and the debate only recently calmed down. 3 were the main questions: 1. During the reign of which king Béla was the *Gesta Hungarorum* written? Who was the author? What is the value of it as a work of reference?

In the course of time the name of all our four kings Béla came in consideration. [The author namely says that „at one time“... he was the notary „of the most glorious Béla, king of Hungary.“] The generally accepted view to day is, that the „most glorious“ king Béla was Béla III. [reigned 1173--1196], and the *Gesta Hungarorum* was written shortly after his death.

The difficulty in the solution of the second question was raised by the author himself, who did not give his name, and only the words *P. dictus magister* are legible at the beginning of the work. According to the latest opinion the author is: *Magister Petrus* provost of Esztergom. In his youth he was probably student of the monastery school of Sainte Geneviève in Paris. He died about 1218.

The last part of the essay demonstrates the historical value of the *Gesta Hungarorum* in the light of the latest researches.

T. Esze: *To the problem of Mercurius Veridicus.*

The first copy [May 24—30 1705] of the first Hungarian newspaper published in the chancery of Ferenc Rákóczi II. [in function during the years 1703—1711], was discovered by the well-known historian László Szalai in the family archives of counts Károlyi shortly after 1860. In the same archives Kálmán Thaly found the number of July 25—August 9. 1708. These two copies started the Mercurius-question, but later on none of them could be found in the archives. Now the keeper of the Károlyi-archives relates in this essay that the copy of 1708 has been found again, and he communicates two new facts concerning the Mercurius. From the letter of a lieutenant of the guards Imre Perényi, written the 15. August 1708 it may be concluded that there existed also a shorter version of this copy. The author then goes on to discuss press-problems concerning the Mercurius-question.

I. Hubay: *Un bibliophile hongrois: François Kazinczy.*

La vive passion pour les livres qui avait rempli les célèbres bibliophiles hongrois de la Renaissance se ranima au XVIII^e siècle après que la Hongrie

eur passé par cent cinquante ans de luttes atroces contre le Croissant. Grâce à l'activité collectrice de grands-seigneurs opulents, de prélats formés à l'étranger et de gens de lettres cultivés, il se formait alors des bibliothèques privées fort considérables dont les livres de valeur bibliophile finirent par enrichir les collections de nos bibliothèques publiques. L'un des plus passionnés parmi les amateurs du livre de cette époque, c'était l'écrivain François Kazinczy. Il collectionnait toutes sortes de manuscrits, de livres rares, de cartes géographiques, d'estampes et d'autographes, mais parmi tous ceux-là il préférait en première ligne les reliques qui avaient trait au passé de la Hongrie. C'est à ce choix déterminé qu' est due la valeur extraordinaire de sa collection relativement exigüe, comparée aux autres grandes bibliothèques privées. Cet „amoureux des livres et des tableaux“ ne pourra pourtant pas se réjouir de ses richesses jusqu' à la fin de sa vie. Poussé par son enthousiasme vers les idées de la Révolution française, il entre dans la société secrète des „réformateurs“, fondée par Martinovics; on l'arrête, et lorsqu'il sort de sa prison de „2387 jours“, se trouvant dépouillé de toute sa fortune, il est forcé de se séparer de ses collections. Une partie de sa bibliothèque est acquise par le Collège de Sárospatak, l'autre par Nicolas Jankovich, riche bibliophile et collectionneur d'objets d'art. C'est cette dernière partie des livres de Kazinczy qui passera plus tard, de même que la collection Jankovich, à la bibliothèque Széchényi du Musée National Hongrois.

B. Dezsényi : *Littérature et presse périodique.*

Ce furent les historiens de la littérature qui ont pris l'initiative d'écrire aussi l'histoire de la presse périodique. C'est en 1886 que parut la première histoire de la presse hongroise par Joseph Ferenczy: conformément à la conception générale de son époque, Ferenczy a fait l'histoire littéraire des journaux, il mit en relief les publicistes hongrois de l'ère des réformes — Széchényi, Kossuth, Szalay, Eötvös, Dessewffy — qui ont créé le grand style du journalisme hongrois. Quelque savants hongrois des premières décades de notre siècle — János Horváth, Elemér Balás, Tivadar Thienemann, Károly Máté — ouvrirent une nouvelle voie aux recherches concernant la presse, en constatant que ce n'est pas simplement l'article du journal en tant que genre littéraire qui devrait être l'objet des études, mais bien plutôt la presse comme moyen de communication des idées, comme créatrice d'un rapport caractéristique et constant entre les écrivains et le public, rapport défini par le critère essentiel de la presse: la périodicité.

En effet, si nous considérons le développement historique de la presse, nous remarquons non sans surprise que les débuts de celle-ci n'ont rien eu de commun avec la littérature. Les journaux du XVII^e siècle — la *Relatio* de Strasbourg, l'*Aviso* d'Augsbourg et la *Gazette* de Paris — ne contenaient rien que l'énumération des nouvelles, groupées d'après leur lieu d'origine. C'est l'objectivité et la promptitude de l'information qui prévalent et non la formation littéraire du contenu. Jusqu'en 1703 les journaux allemands se défendent contre „l'intrusion“ de la littérature: ils refusent consciemment et fièrement tous les „ornements poétiques et rhétoriques“. C'est à partir du XVIII^e siècle que la réflexion envahit les journaux et entraîne le soin de l'expression. Jusque-là les journalistes furent des imprimeurs ou des maîtres de postes, désormais ils sont

des écrivains, et, quelques uns, des meilleurs: Defoe, Swift, Addison, Bayle, Fréron, Voltaire. M. Dezsényi poursuit ce processus jusque dans les détails et il constate que l'âge d'or de la littérature dans la presse prend fin environ au commencement du XIX^e siècle — en France peut-être dès 1789. La ligne de démarcation symbolique, c'est la ligne qui, dans le *Journal des Débats*, sépare dès 1800 le „feuilleton“ de la partie politique de journal. En effet, c'est la politique qui prendra le devant et la littérature sera reléguée au second plan des discussions publicistiques. Point au second plan de l'intérêt des lecteurs, bien entendu. Il est curieux que précisément cette époque de „politisation“ des journaux apporte l'invention et l'extension prodigieuse du roman-feuilleton. Seulement la partie littéraire des journaux — même les immenses „suppléments“ venus à l'honneur au XX^e siècle — ne peuvent donner le change à la littérature devenue méfiante. Les journaux sont en butte aux attaques les plus véhémentes — et pour la plupart justifiées — de la critique littéraire. Décidément, les chemins de la presse et de la littérature s'écartent de plus en plus.

Dans la troisième partie de son article, M. Dezsényi cherche les raisons de cet écart. Il constate qu'en général le lien entre journal et littérature, c'est l'actualité. Quand l'actualité littéraire est au premier plan de l'intérêt, le journal devient lui-même littéraire. Les rédacteurs sont des écrivains et le journal — même le quotidien — prend le caractère d'une revue littéraire. Les époques des grands mouvements politiques, telle le XIX^e siècle, perdent leur intérêt pour la littérature, la rubrique littéraire des journaux est reléguée „sous la ligne“ et elle devient souvent le simple jouet des préoccupations de parti ou, ce qui est pire, des exigences de la réclame. Les raisons de ce mouvement relèvent du développement social et politique. M. Dezsényi énumère et analyse plusieurs exemples et il passe en revue le développement des différents genres littéraires contenus dans le journal — critique, feuilleton, short story, roman-feuilleton etc. — et leur rapport avec les données spéciales de la presse périodique. Ensuite, il examine en général le rôle et l'histoire du style littéraire dans le journal, en appuyant là aussi sur les exigences de l'actualité et de la périodicité. Les conditions spéciales du travail des journalistes expliquent les différences du style littéraire et du style du journalisme, non moins que les influences réciproques, notamment l'ascendant que prend le style du journaliste sur celui de l'écrivain, surtout quand le dernier travaille aussi pour le journal, ce qui est de plus en plus souvent le cas.

M. Dezsényi insiste sur le fait que le journal n'a point tendance à supplanter la littérature, comme on l'a cru souvent. De nombreux exemples prouvent que — de notre temps — les besoins intellectuels primordiaux trouvent leur satisfaction dans le journal. Les colonies d'émigrés d'Amérique par exemple fondent des journaux avant d'avoir une littérature dans leur propre langue. Le même phénomène peut s'observer aussi dans les mouvements littéraires des territoires hongrois détachés après les traités de paix: dans la statistique, des imprimés, le nombre des journaux est relativement plus grand. Mais ce sont les journaux qui suscitent l'intérêt aussi pour la littérature proprement dite. Ils créent et organisent le public sans lequel l'écrivain ne peut jamais donner sa mesure, et ils servent de gagne-pain aux écrivains qui sont privés des possibilités d'édition dont ils ont joui dans la mère-patrie. Une interruption pro-

longée dans le fonctionnement de la presse périodique entraînerait certainement aussi l'arrêt du mouvement littéraire.

M. Dezsényi conclut en appuyant encore une fois sur l'écart entre la presse et la littérature, sur les différences essentielles qui les séparent. Le journal est une institution sociale, un cadre, qui peut servir à la littérature, mais qui doit contenir bien autre chose encore. La presse doit être étudiée en tant que phénomène spécial, et son étude scientifique tend à s'écartier de l'histoire littéraire pour se rapprocher des sciences sociales.

L. Sziklay : *Ce qu'on lisait à Budapest en 1945.*

Selon M. Jean Horváth, doyen de l'histoire de la littérature hongroise, l'historien de la littérature ne peut jamais parfaitement apprécier ses contemporains; l'écrivain vivant a mille possibilités de se transformer: la contingence de son évolution rend impossible qu'on la détermine une fois pour toutes. Quant aux lecteurs, il en est à peu près de même. Si l'on étudie les lecteurs des temps passés, on obtient à partir des documents des résultats précis qui reflètent indiscutablement le goût de la société d'alors. Le lecteur de nos jours est un individu en voie de développement, comme son contemporain, l'écrivain. Malgré ces difficultés, l'auteur de la présente étude a posé la question: „Qu'est-ce que le public de Budapest, ouvriers, bourgeois et intellectuels, a lu en 1945, après toutes les souffrances de la guerre“? Après l'énumération des méthodes de documentation, nous avons constaté que trois genres surtout étaient préférés par toutes les couches sociales de la capitale hongroise: les compte-rendus des événements politiques et militaires, les oeuvres religieuses et la littérature de colportage. En cherchant les motifs psychologiques de ce phénomène qui n'est pas à l'avantage de la littérature, on y a trouvé un effort pour chercher, dans cet opium, l'oubli des souffrances de ces temps inhumains. La bourgeoisie le trouve chez les auteurs romantiques ou chez ceux qui la conduisent dans le monde brillant des temps passés: Jókai, Sommerset Maugham, Herczeg, Zsigray, Jankovics, etc. Ceux qui recherchent de vastes connaissances, lisent des livres vulgarisant les découvertes des sciences naturelles. Chez les intellectuels progressistes, c'étaient les auteurs français — classiques et modernes — et les Russes qui étaient à la mode; parmi les Américains et Anglais ceux surtout qui révélaient les problèmes de la guerre: Sinclair, Knight, etc. C'est cette couche progressiste des intellectuels qui cultive les écrivains de la littérature hongroise moderne: Kassák, Tersánszky, Zilahy, etc. C'est surtout Márai qui jouit d'un renouveau de vogue. La sociologie trouve aussi un large public. La poésie lyrique est — malheureusement — très peu appréciée. Ce sont les ouvriers qui la cultivent; les choeurs de déclamation des partis politiques et des syndicats professionnels leur ont fait connaître la poésie lyrique moderne. C'est aussi — heureusement — le souci esthétique qui est surtout sensible chez les femmes et les jeunes filles. Les oeuvres politiques et littéraires traitant des questions sociales et de la lutte des classes forment en majeure partie les lectures des ouvriers. Enfin, la plus grande diversité règne dans les goûts de la jeunesse.

P. Szemző : *Les journaux hongrois de l'Armée Soviétique.*

Ce fut en 1944 que l'Armée Soviétique inaugura la publication d'un journal en langue hongroise avec le titre *Magyar Újság* (Journal Hongrois). La rédaction fut assurée par M. Béla Illés, écrivain hongrois et colonel dans l'Armée

Rouge. Le journal fut destiné à combattre la propagande hitlérienne et à informer la population sur les événements réels. À ce moment-là, de gros le l'Armée Soviétique n'a pas encore traversé l'enceinte des Carpathes le journal fut rédigé et imprimé à Lemberg et, pour faire parvenir ses exemplaires aux lecteurs auxquels ils furent destinés, il fallait choisir la voix des airs, la diffusion par les avions de combats russes.

Après la libération de Budapest, la rédaction s'installa dans la capitale et fut augmentée par quelques noms les plus brillants parmi les publicistes indigènes. Le journal, qui changea son titre en *Új Szó* (Voix Nouvelle) prit place parmi les quotidiens les plus répandus de la nouvelle presse démocratique. Il faut rapeller surtout le service qu'il rendit dès les premiers temps en servant de liaison avec les prisonniers hongrois en Russie.